

UTL Bretagne romantique Atelier Partage de lectures
Mardi 9 mai 2023

Compte-rendu de la séance :

*Quatre livres au programme de ce dernier après-midi de la saison.
Et des avis largement partagés sur chacune des lectures.*

« Les Passeurs de livres de Daraya » Delphine MINOUI, 2018

Unanimité pour ce livre, ce récit qui relate le « combat » d'une quarantaine de jeunes Syriens pour sauver les livres des décombres de Darala, à la suite des bombardements et autres exactions perpétrées par le régime de Bachar, sur cette banlieue sud de Damas, entre 2012 et 2016.

Unanimité devant l'audace et le courage de ces jeunes gens qui prennent le risque malgré les tirs de sniper, le largage de barils d'explosifs... de rassembler plus de 15 000 livres, pour les réparer, les classer, dans une bibliothèque qu'ils aménagent comme ils le peuvent dans le sous-sol d'une immeuble.

Unanimité aussi pour saluer l'initiative de Delphine MINOUI qui décide de prendre contact avec quelques-uns de ces jeunes Syriens, Shadi, Ahmad, Abou et qui, via Skype ou WhatsApp et en dépit des coupures, des difficultés de liaison, leur donne la parole pour qu'ils puissent porter leur voix hors les frontières. Hymne à la liberté, à la tolérance.

Et une même interrogation, un même étonnement heureux sur le pouvoir des livres. La bibliothèque reconstituée devient lieu de vie, d'apprentissage de savoirs (des poètes arabes à Victor Hugo, de Paolo Coelho à George Orwell, des traités de physique aux manuels de développement personnel ...) Elle est lieu de vie où l'on célèbre des mariages et où on honore les morts.

Un livre que nous avons trouvé bouleversant et qui ne laisse pas d'interroger sur le sort qui est fait aux Syriens aujourd'hui encore. Quand Daraya a été reprise, les « bibliothécaires » ont été dispersés. Ils tentent de se retrouver pour que leur combat ne soit pas vain.

« L'Apiculteur d'Alep », Christy LEFTERI, 2022

Roman qui n'a laissé personne indifférent. Et que les lectrices ont apprécié.

Pour la justesse avec laquelle l'auteure fait le récit du long périple qui conduit Nuri et Afra, un couple syrien, forcé de quitter Alep, dévastée par la guerre. A travers les descriptions qui sont faites de l'errance de ce couple, de leur attente dans les camps improvisés, surchargés, insalubres, où règne la peur, du casse-tête et de l'imbroglio des démarches administratives, nous mesurons que l'auteure sait de quoi elle parle, elle, qui fut bénévole dans un camp de réfugiés à Athènes.

Autre point qui a plu : le couple Nuri-Afra qui traverse cette épreuve, chacun à sa manière et à qui l'auteure donne de l'épaisseur. Au fur et à mesure de la lecture, nous les voyons évoluer et faire face ou non, être tentés de renoncer pour finalement vouloir s'en sortir. Là encore, l'art est présent, puisque Afra, qui semble être la plus fragile, se relève quand Nuri lui apporte de quoi dessiner, elle qui ne voit plus !

Une remarque aussi sur la manière dont est construit le récit et qui n'a échappé à personne. De temps à autre, les chapitres se terminent par une phrase inachevée et le mot manquant – qui apparaît alors seul, sur une page blanche- est le début du chapitre suivant. Une « astuce » qui permet à l'auteure de passer du présent au passé, d'Angleterre, le point de chute où ils finiront par arriver -nous le savons dès le premier chapitre, à Alep qu'ils ont laissé derrière eux.

Autre élément relevé : la référence constante aux abeilles. Elles sont là dans le titre, font l'objet d'une illustration au début de chaque chapitre, elles sont au cœur du projet de réinsertion de Nuri, épaulé par Mustafa son cousin, apiculteur lui aussi, exilé en Angleterre. Interprétation : les abeilles comme une sorte de contrepoin à la violence et au manque d'empathie, comme un exemple de société idéale où chacun a sa place ?

« Avant que le monde ne se ferme » Alain MASCARO, 2021

Une lecture appréciée par les lectrices qui s'accordent cependant pour juger superflu et trop « sucré » du dernier tiers du roman. Il s'agit de la dernière partie où les personnages arrivent en Inde, au bout d'un long errement qui les a poussés, toujours plus vers l'est, pour fuir la déferlante du nazisme. Un contraste trop criant, qui sonne mal.

Ce que les lectrices ont aimé : les personnages, et leur manière de vivre. Ils sont tziganes et tous membres d'un cirque et amoureux de la liberté d'aller et venir. Anton, le dresseur de chevaux (une lectrice mentionne la description d'un numéro de cirque où le cheval s'affranchit de son dresseur), Jag, le violoniste, les trapézistes et autres jongleurs... autant de personnages attachants que l'on suit dans leur quotidien si peu ordinaire pour nous.

Là encore, c'est l'Histoire qui interroge, celle du génocide des Tziganes perpétré par les nazis. Le lecteur est là dans le ghetto de Lodz, le camp d'Auschwitz, Mauthausen, les marches de la mort, aux côtés d'Anton, investi de la mission de passeur de mémoire.

L'auteur, dont c'est le premier roman, est un grand voyageur et nous les percevons à la manière dont il entraîne ses personnages à travers l'Europe dévastée, jusqu'en Inde.

Un récit qui met en lumière, pour les sédentaires que nous sommes, une autre manière de vivre et d'habiter le monde, celle des tziganes et nous interroge sur le sort qui leur fut ou leur est réservé.

« La Rivière et son secret », Zhu XIAO-MEI, 2007

Autobiographie d'une auteure née à Shangaï en 1949 et naturalisée française.

Un récit chronologique dans lequel l'auteure raconte son enfance puis les camps de rééducation dans lesquels elle restera enfermée pendant dix ans, au moment de la révolution culturelle.

Ce que les lectrices ont aimé : le récit lui-même, car il est le témoignage direct d'une victime de la révolution culturelle chinoise. Un récit écrit sans misérabilisme, plutôt factuel et qui reste au plus près des événements. Privation de liberté, travail obligatoire, lavage de cerveau ...

Les lectrices de s'interroger sur le sentiment de culpabilité qui étroit l'auteure quand elle écrit avoir été à deux doigts de « dénoncer » ses propres parents. Une interrogation qui rebondit sur le pouvoir des états totalitaires.

Le fil rouge de ce récit : le piano et la musique. Au conservatoire où Zhu Xiao Mei suit des cours, les partitions et les instruments ont été détruits. Pourtant, c'est grâce à la musique que l'auteure tient le coup. C'est la musique qui la sauve.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire le lien avec deux des autres romans. Afra, que le dessin sauve, les livres « rafistolés » qui aident les jeunes Syriens de Darala à survivre...

